



**LA RÉVOLTE
DES NEUF**
PITTACUS LORE



LA SUITE DE **NUMÉRO QUATRE**

LA RÉVOLTE DES NEUF

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

*Numéro Quatre
Le pouvoir des six*

Retrouvez l'univers de *La révolte des neuf*
sur www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

PITTACUS LORE

LA RÉVOLTE DES NEUF

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie de Prémonville



Collection dirigée par Benjamin Kuntzer

Titre original : *The Rise of Nine*

© Pittacus Lore, 2012
Tous droits réservés

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2013

LES ÉVÉNEMENTS RELATÉS DANS CET OUVRAGE SONT RÉELS.

LES NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX
ONT ÉTÉ CHANGÉS AFIN DE PROTÉGER
LES LORICS QUI DEMEURENT CACHÉS.

IL EXISTE D'AUTRES CIVILISATIONS QUE LA VÔTRE.

CERTAINES D'ENTRE ELLES ONT POUR BUT
ULTIME DE VOUS EXTERMINER.

CHAPITRE UN

6A. C'est une blague ou quoi ? Je fixe ma carte d'embarquement, sur laquelle mon numéro de siège est écrit en gros, en me demandant si Crayton l'a fait exprès. C'est peut-être une coïncidence, mais vu la manière dont se sont déroulées les choses, ces derniers temps, je ne crois plus trop aux coïncidences. Je ne serais pas surprise de voir Marina assise derrière moi, dans la rangée sept, et Ella un peu plus loin, rangée dix. Mais non, les deux filles s'installent à côté de moi sans un mot et se mettent elles aussi à inspecter tous les passagers qui montent à bord. Quand on est pourchassé, on est constamment sur ses gardes. Qui sait quand les Mogadoriens apparaîtront.

Crayton embarquera en dernier, après avoir vérifié minutieusement qui se trouve dans cet avion, et s'être assuré que nous sommes en parfaite sécurité.

Je relève le store du hublot et regarde l'équipe au sol s'activer sous la carlingue. Au loin se dessinent les contours flous de Barcelone.

À côté de moi, je vois le genou de Marina tressauter nerveusement. Après la bataille contre une armée de Mogadoriens, hier au lac, la mort de sa Cêpane et la découverte de son coffre, voilà qu'elle quitte pour la première fois en onze ans la ville où elle a passé son enfance. Pas étonnant qu'elle soit tendue.

« Tout va bien ? » Mes cheveux blonds me tombent dans les yeux, et je ne me suis toujours pas faite à la cou-

leur. J'avais déjà oublié que je les avais teints ce matin. Et ce n'est que l'un des nombreux changements qui ont bouleversé nos vies ces quarante-huit dernières heures.

« Tout a l'air normal, me chuchote Marina, sans quitter du regard l'allée centrale bondée de voyageurs. D'après ce que je vois, on est en sûreté.

— Bien. Mais ce n'était pas le sens de ma question. » Je pose doucement mon pied sur le sien et son genou s'immobilise. Elle m'adresse un petit sourire d'excuses et s'absorbe de nouveau dans l'observation des passagers qui embarquent. Quelques secondes plus tard, son genou se remet à tressauter. Je secoue la tête, impuissante.

Je suis désolée pour elle. Elle a passé des années enfermée dans un orphelinat au milieu de nulle part, avec une Cêpane qui refusait de l'entraîner – Adelina avait perdu de vue la raison première de notre présence sur Terre. Je fais de mon mieux pour aider Marina, pour lui rendre tout ce qu'elle n'a pas eu. Je peux l'entraîner, lui apprendre à maîtriser sa force et à développer ses Dons. Mais, avant toute chose, j'essaie de lui montrer qu'elle ne risque rien à me faire confiance.

Les Mogadoriens paieront pour ce qu'ils ont fait. Pour nous avoir pris tant d'êtres chers, aussi bien sur Terre que sur Lorien. C'est ma mission de les exterminer tous jusqu'au dernier, j'en fais une affaire personnelle, et je m'assurerai que Marina soit vengée, elle aussi. Non seulement elle a perdu son meilleur ami, Héctor, dans la bataille du lac, mais tout comme moi elle a vu tuer sa Cêpane sous ses yeux. Il nous faudra porter cette image jusqu'à la fin de nos jours.

« Comment ça se passe, en bas ? » me demande Ella en se penchant par-dessus Marina.

Je me concentre de nouveau sur la piste. Les hommes au sol commencent à ranger leur équipement et se livrent

aux réglages de dernière minute. « Jusqu'ici, tout va bien. »

Je suis placée juste au-dessus de l'aile, ce qui me rassure. Plus d'une fois j'ai dû faire appel à mes Dons pour sortir un pilote de l'embarras. Un jour, au-dessus du sud du Mexique, je me suis servie de la télékinésie pour déporter l'avion d'une douzaine de degrés sur la droite, quelques secondes à peine avant qu'il percute une montagne. L'année dernière, en enveloppant l'appareil d'un nuage étanche d'air froid, j'ai tiré cent vingt-quatre passagers indemnes d'un violent orage qui frappait le Kansas ; nous avons traversé la tempête comme une balle dans un ballon de baudruche.

Quand l'équipe au sol passe à l'avion suivant, je suis le regard d'Ella vers la tête de l'appareil – nous sommes toutes deux impatientes de voir Crayton arriver. Alors on saura que tout va bien, du moins pour le moment. Tous les sièges sont occupés, sauf celui derrière Ella. Mais où est-il ? Je scrute l'aile en quête du moindre détail inhabituel.

Je me penche en avant pour glisser mon sac à dos sous le siège ; il est pratiquement vide et se plie sans difficulté. C'est Crayton qui me l'a acheté à l'aéroport. Il dit que toutes les trois, il faut qu'on ressemble le plus possible à des adolescentes lambda, à des lycéennes en voyage scolaire. Pour faire plus vrai, Ella a même un manuel de biologie sur les genoux.

« Six ? » À côté de moi, Marina joue fiévreusement avec la boucle de sa ceinture.

« Ouais ? »

— Tu as déjà pris l'avion, pas vrai ? »

Marina n'a qu'un an de plus que moi, mais avec son regard grave et pensif et sa nouvelle coupe sophistiquée qui lui tombe aux épaules, elle passerait facilement pour

une adulte. Néanmoins, pour l'instant, elle se ronge les ongles et remonte les genoux contre sa poitrine comme une enfant apeurée.

« Oui. Ce n'est pas si terrible. Une fois qu'on arrive à se détendre, c'est même assez génial. »

Assise là en attendant le décollage, je me mets à penser à ma propre Cêpane, Katarina. Pourtant je n'ai jamais pris l'avion avec elle. Mais quand j'avais neuf ans, nous avions passé un sale quart d'heure avec un Mogadorien, dans une ruelle de Cleveland, dont nous étions ressorties sous le choc et recouvertes d'une épaisse couche de cendre noire. Après ça, Katarina nous avait fait déménager au sud de la Californie, dans un petit pavillon en ruine à un étage, près de la plage, à deux pas de l'aéroport de Los Angeles. À toute heure, des centaines d'avions décollaient ou atterrissaient en rugissant au-dessus de nos têtes, interrompant les cours que me donnait Katarina ou le peu de temps libre que je passais avec ma seule amie, une fille maigre qui habitait juste à côté et qui s'appelait Ashley.

J'avais vécu sous ces engins pendant sept mois ; c'étaient eux qui me réveillaient le matin en faisant gronder leurs moteurs juste au-dessus de mon lit, au lever du jour. La nuit, ils étaient comme des fantômes menaçants qui me disaient de rester éveillée, prête à bondir à tout instant de mon lit pour foncer dans la voiture. Comme Katarina ne me laissait pas m'aventurer loin de la maison, j'avais aussi les avions en fond sonore tous les après-midi.

Un jour, au goûter, alors que les vibrations d'un énorme Boeing secouaient la limonade dans nos gobelets en plastique, Ashley s'était tournée vers moi. « Avec ma mère, on va voir mes grands-parents, le mois prochain. J'ai trop hâte ! Tu as déjà pris l'avion ? » Ashley parlait sans arrêt des endroits où elle allait et de tout ce qu'elle

faisait avec sa famille. Elle savait pertinemment que Katarina et moi ne bougions jamais de chez nous, et elle aimait bien crâner.

« Pas vraiment, avais-je répondu.

— Comment ça, pas vraiment ? Ou c'est oui, ou c'est non. Allez, avoue : tu ne l'as jamais fait. »

Je sens encore le rouge me monter aux joues. Elle avait tapé juste. J'avais fini par reconnaître que non. Je rêvais de lui rétorquer que j'avais connu beaucoup plus gros, beaucoup plus impressionnant qu'un minable petit avion. Je voulais qu'elle sache que j'étais venue sur Terre à bord d'un vaisseau en provenance d'une autre planète du nom de Lorien, sur une distance de plus de cent cinquante millions de kilomètres. Je m'étais toutefois retenue, parce que je savais que tout ça devait demeurer secret.

Ashley m'avait ri au nez et, sans même me dire au revoir, elle était retournée chez elle attendre que son père rentre du travail.

« Pourquoi on n'a jamais pris l'avion ? » avais-je demandé à Katarina le soir même, tandis qu'elle inspectait les environs à la fenêtre de ma chambre, en écartant à peine les stores.

« Six, avait-elle répondu, avant de se reprendre. Je veux dire : Veronica, c'est beaucoup trop dangereux, pour nous. On serait prisonnières en plein ciel. Qu'est-ce qu'il arriverait, si on se rendait compte à plusieurs milliers de kilomètres d'altitude que les Mogs sont dans le même appareil ? »

Je savais exactement ce qui se passerait. J'imaginai déjà le chaos, et les passagers qui hurlaient et se réfugiaient sous leurs sièges, en voyant débouler dans l'allée centrale des soldats extraterrestres de trois mètres de haut armés d'épées. Pour autant, ça ne m'empêchait pas

de vouloir à tout prix vivre normalement, comme des humains, et pouvoir faire une chose aussi bête que prendre l'avion. Depuis mon arrivée sur Terre, j'avais toujours été privée de tout ce à quoi les gamins de mon âge avaient droit. On ne restait jamais assez longtemps nulle part pour que je rencontre d'autres gosses, sans même parler de me faire des amis – Ashley était la première que Katarina avait autorisée à venir chez nous. Parfois, comme en Californie, je n'allais même pas à l'école, car Katarina pensait que c'était moins risqué ainsi.

Bien sûr, je savais pourquoi toutes ces mesures étaient nécessaires. En général, ça ne me dérangeait pas. Mais Katarina avait bien vu que les airs supérieurs que se donnait Ashley me tapaient sur les nerfs. Mon silence dans les jours qui avaient suivi l'avait sans doute affectée car, à ma plus grande joie, elle nous avait acheté deux billets aller et retour pour Denver – peu m'importait la destination, elle savait que ce qui comptait pour moi, c'était de vivre cette expérience.

Je m'étais précipitée pour prévenir Ashley.

Cependant, au moment du départ, à l'entrée de l'aéroport, Katarina avait hésité. Elle semblait nerveuse. Elle passait sans cesse la main dans ses cheveux noirs coiffés à la garçonne. Elle les avait teints et coupés la veille au soir, juste avant de se confectionner un nouveau passeport. Une famille de cinq personnes nous avait dépassées sur le trottoir, traînant toutes derrière elles de lourds bagages, et à ma gauche une mère en larmes disait au revoir à ses deux petites filles. J'aurais donné cher pour me joindre à eux, pour avoir un rôle à jouer dans cette scène du quotidien. Tandis que je trépignais à ses côtés, Katarina observait scrupuleusement tous ceux qui nous entouraient.

« Non, avait-elle finalement décrété. On ne part pas. Je suis désolée, Veronica, mais ça n'en vaut pas la peine. »

Nous avons passé le trajet du retour sans un mot, dans le vacarme des moteurs qui hurlaient au-dessus de nous et semblaient se payer ma tête. Une fois dans notre rue, quand nous étions descendues de voiture, j'avais aperçu Ashley, assise sur le perron devant chez elle. Elle m'avait jaugée du regard et ses lèvres avaient articulé le mot « menteuse ». L'humiliation était insoutenable.

Mais après tout, c'est ce que j'étais, une menteuse. Quelle ironie. Je n'avais fait que mentir, depuis que j'étais sur Terre. Sur mon nom, mes origines, l'endroit où se trouvait mon père, les raisons pour lesquelles je ne pouvais pas rester dormir chez une camarade de classe – le mensonge, je ne connaissais que ça, et il nous maintenait en vie. Pourtant, quand Ashley m'avait traitée de menteuse, la *seule* fois où je disais la vérité à quelqu'un, je m'étais retrouvée dans une colère indicible. Je m'étais ruée dans ma chambre, j'avais claqué la porte et donné un grand coup de poing dans le mur.

À ma grande surprise, je l'avais traversé comme une feuille de papier.

Katarina avait rouvert la porte à la volée, armée d'un couteau de cuisine, prête à frapper. Elle avait cru que les Mogs attaquaient la maison. En voyant ce que j'avais infligé au mur, elle avait compris que quelque chose avait changé. Elle avait baissé son couteau avec un sourire. « Aujourd'hui, tu ne seras pas montée à bord d'un avion, mais ce sera ton premier jour d'entraînement. »

Sept ans plus tard, assise à côté de Marina et d'Ella, j'entends encore la voix de Katarina. « On serait prisonnières en plein ciel. » Désormais, cependant, je suis parée à cette éventualité, beaucoup plus que nous ne l'étions à l'époque, ma Cêpane et moi.

Depuis, j'ai pris des dizaines de vols, et tout s'est toujours bien passé. Néanmoins, c'est la première fois que je le fais sans me servir de mon Don d'invisibilité pour me glisser à bord. Je sais que je suis bien plus forte aujourd'hui, et je progresse chaque jour. Si une bande de soldats mog me fonçaient dessus depuis le bout de l'avion, ils n'auraient plus affaire à une gamine sans défense. Je sais de quoi je suis capable ; je suis moi aussi un soldat, à présent, une guerrière. Quelqu'un qu'on craint, pas qu'on traque.

Marina se redresse dans son siège et laisse échapper un long soupir. D'une voix presque inaudible, elle me glisse : « J'ai peur. Je voudrais qu'on soit déjà en l'air.

— Tout va bien se passer », je la rassure.

Elle me sourit, et j'en fais autant. Hier, sur le champ de bataille, elle a prouvé qu'elle était une alliée précieuse, dotée de pouvoirs impressionnants. Elle sait respirer sous l'eau, voit dans le noir et est capable de soigner les malades et les blessés. Comme tous les Gardanes, elle maîtrise aussi la télékinésie. Et du fait de notre proximité – je suis Numéro Six, et elle Numéro Sept –, nous sommes aussi unies par un lien particulier. Tant que le Sortilège agissait, les Mogadoriens devaient nous tuer dans l'ordre, et il aurait donc fallu qu'ils passent d'abord par moi, avant d'atteindre Marina – et jamais ils ne m'auraient eue.

Ella est tranquillement assise de l'autre côté de Marina. Tout en attendant Crayton, elle ouvre le manuel de biologie posé sur ses genoux et elle fixe les pages. Alors que je me penche vers elle pour lui dire qu'elle pousse un peu loin son rôle d'élève modèle, je remarque qu'elle n'est pas du tout en train de lire. Elle essaie de faire tourner les pages par la force de son esprit, de déclencher la télékinésie, mais rien ne se passe.

Ella est ce que Crayton appelle un Aeternus, ce qui signifie qu'elle est née avec le pouvoir de changer d'âge comme bon lui semble. Elle est toutefois encore jeune, et ses autres Dons ne se sont pas déclarés. Ils apparaîtront en temps voulu et pas avant, quels que soient son impatience et son désir de précipiter les choses.

Ella est venue sur Terre à bord d'un second vaisseau, dont j'ignorais l'existence jusqu'à ce que John Smith, Numéro Quatre, m'apprenne qu'il l'avait vu dans ses visions. Ella n'était qu'un bébé, à l'époque, et a donc presque douze ans. Crayton dit être son Cêpane non officiel, puisque le temps a manqué pour qu'il soit explicitement nommé à cette fonction. Comme chacun de nos Cêpanes envers son Gardane, il a le devoir d'aider Ella à déployer ses Dons. Il nous a raconté qu'à bord de leur vaisseau se trouvait également un petit troupeau de Chimæra, des animaux loric capables de changer de forme et de se battre à nos côtés.

Je suis heureuse qu'elle soit avec nous. Après la mort de Numéro Un, Numéro Deux et Numéro Trois, nous n'étions plus que six. Avec Ella, nos troupes remontent à sept. Un chiffre porte-bonheur – à condition de croire à la chance, ce qui n'est pas mon cas. Moi, je crois à la force.

Une valise noire à la main, Crayton finit par se glisser au milieu de la foule qui encombre l'allée centrale. Il porte des lunettes et un costume marron qui a l'air trop grand pour lui. Sous son menton carré, son col de chemise est orné d'un nœud papillon bleu. Il est censé être notre professeur.

« Bonjour, les filles, lance-t-il en s'arrêtant à notre hauteur.

— Bonjour, monsieur Collins, répond Ella.

— L'avion est plein à craquer », enchaîne Marina, ce qui est notre code pour annoncer qu'elle n'a vu monter personne de suspect.

Pour l'informer qu'au sol aussi, tout semble normal, j'ajoute : « Je vais essayer de dormir. »

Crayton hoche la tête et prend place juste derrière Ella. Puis il se penche entre les deux filles pour passer les consignes. « Faites bon usage de ce vol. Étudiez bien. » Ce qui signifie : Ne baissez pas la garde.

Lorsque je l'ai rencontré, je ne savais pas bien quoi penser de Crayton. Il est sévère et soupe au lait, mais il a du cœur et une connaissance incroyable du monde et des événements actuels. Officiel ou non, il prend très au sérieux son rôle de Cêpane. Il se dit prêt à mourir pour n'importe lequel d'entre nous. Il fera tout pour vaincre les Mogadoriens et pour nous venger. Et je le crois sur toute la ligne.

Pourtant, c'est à contrecœur que j'ai embarqué à bord de ce vol à destination de l'Inde. Ce que je voulais, c'était retourner le plus vite possible aux États-Unis, pour retrouver John et Sam. Mais hier, alors que depuis le barrage surplombant le lac nous observions le carnage en contrebas, Crayton nous a annoncé que Setrákus Ra, le puissant chef mogadorien, serait bientôt sur Terre, si ce n'était déjà le cas. Et que son arrivée était le signe que les Mogadoriens avaient compris que nous représentions une menace pour eux – et qu'il fallait s'attendre par conséquent à ce qu'ils passent à la vitesse supérieure, dans leur campagne d'extermination. Setrákus Ra est plus ou moins invincible. Seul Pittacus Lore, le plus puissant de tous les Anciens de Lorien, aurait été capable de le vaincre. Cette nouvelle nous a horrifiées. Quelles chances nous restait-il, s'il était réellement invincible ? C'est Marina qui a posé la question, et la réponse de Cray-

ton nous a littéralement sidérées – et apparemment, tous les Cêpanes avaient reçu cette information avant notre départ de Lorien. L'un des Gardanes – l'un d'entre nous – est censé posséder les mêmes pouvoirs que Pittacus Lore. L'un de nous est appelé à devenir aussi puissant qu'il l'a été, et capable de battre Setrákus Ra. Il nous reste juste à espérer qu'il ne s'agisse ni de Numéro Un, ni de Numéro Deux ou de Numéro Trois, mais de l'un des survivants. Dans ce cas, nous aurons peut-être une chance. Il n'y aurait qu'à attendre de voir lequel c'est, et à prier pour que ses Dons se déclarent au plus vite.

Crayton croit l'avoir trouvé – le Gardane doué des mêmes pouvoirs que Pittacus Lore.

« J'ai lu des articles au sujet d'un garçon en Inde doté de capacités extraordinaires, nous avait-il révélé. Il vit très en altitude, dans l'Himalaya. Certains prétendent qu'il est la réincarnation du dieu hindou Vishnu. D'autres que c'est un imposteur extraterrestre capable de changer de forme.

— Comme moi, Papa ? » avait alors demandé Ella. Leur relation père-fille m'a surprise. Je n'ai pas pu m'empêcher de ressentir une pointe de jalousie – de lui envier d'avoir encore son Cêpane auprès d'elle, un guide vers qui se tourner.

« Lui ne change pas d'âge, Ella. Il se transforme en animal, en d'autres êtres aussi. Plus je lis de choses sur lui, plus je suis persuadé qu'il s'agit d'un Gardane, et sans doute celui doué de tous les Dons, le seul à pouvoir affronter et terrasser Setrákus Ra. Nous devons le trouver le plus vite possible. »

Je n'ai aucune envie de me mettre à courir pour rien, en ce moment. Je sais où se trouve John, ou du moins où il est censé être. J'entends la voix de Katarina, qui m'ordonne de suivre mon instinct, à savoir rentrer en

contact avec John, avant d'envisager quoi que ce soit d'autre. C'est la solution la moins risquée. En tout cas, c'est moins dangereux que de traverser la planète sur un coup de tête de Crayton, tout ça à cause de rumeurs sur Internet.

« Ça pourrait bien être un piège, j'avais suggéré. Et si toutes ces histoires étaient de la pure invention, simplement pour nous pousser à... exactement ce qu'on est en train de faire ?

— Je comprends ton inquiétude, Six, mais fais-moi confiance, je suis le maître absolu des fausses rumeurs sur le Net. Ce n'est *pas* un piège. Il y a bien trop de sources différentes qui désignent ce garçon en Inde. Il ne fuit pas. Il ne se cache pas. Il *est*, tout simplement, et il a l'air extrêmement puissant. S'il est bien l'un d'entre vous, alors nous devons le rejoindre avant les Mogadoriens. Nous irons en Amérique retrouver Numéro Quatre aussitôt après ce voyage. »

Marina m'avait lancé un regard. Elle avait au moins autant envie que moi d'aller chercher John – elle avait suivi ses exploits en ligne et elle avait eu l'intuition qu'il s'agissait de l'un de nous, ce que je lui avais confirmé. « C'est promis ? » avait-elle demandé à Crayton. Il avait hoché la tête.

La voix du commandant de bord vient interrompre ma rêverie. Nous sommes sur le point de décoller. Je dois me retenir de rediriger l'avion tout droit sur la Virginie-Occidentale. Vers John et Sam. Je n'arrête pas de voir en pensée des images de John, prisonnier d'une cellule. Jamais je n'aurais dû lui parler de la base mogadorienne dans la montagne. Mais il voulait récupérer son coffre, pas moyen de le convaincre de l'abandonner en route.

L'appareil roule sur la piste et Marina m'agrippe le poignet. « Je voudrais tellement qu'Héctor soit là. Il trouve-

rait quelque chose d'intelligent à dire et je me sentirais tout de suite mieux.

— Tout va bien, répond Ella en lui prenant l'autre main. Tu nous as, nous.

— Et je promets de chercher quelque chose d'intelligent à dire, je renchéris.

— Merci », lâche-t-elle dans un souffle qui ressemble à un hoquet. Je sens ses ongles se planter dans ma peau, mais je ne bronche pas. Je lui adresse un sourire d'encouragement, et une minute plus tard nous avons quitté le sol.

CHAPITRE DEUX

Depuis deux jours, je passe mon temps à reprendre conscience et à m'évanouir de nouveau, secoué de nausées peuplées d'hallucinations. Neuf m'avait prévenu, mais les effets du champ magnétique autour de la montagne des Mogadoriens durent bien plus que ce qu'il m'avait dit, et l'impact est à la fois mental et physique. Toutes les deux ou trois minutes, mes muscles se contractent dans un spasme douloureux.

J'essaie de détourner mon esprit de ce calvaire en parcourant du regard la minuscule chambre dans laquelle je me trouve, dans cette maison abandonnée qui tombe en ruine. Neuf n'aurait pas pu choisir cachette plus répugnante. Je ne peux même pas faire confiance à ce que je vois – soudain, les motifs du papier peint jaune s'animent et défilent comme une colonie de fourmis sur les auréoles moisies. Le plafond craquelé semble respirer, se soulevant et se rabaissant à un rythme effréné. Un énorme trou orne le mur séparant la chambre du salon, comme si quelqu'un l'avait attaqué à la masse. Des canettes de bière écrabouillées jonchent le sol, et les plinthes ont été réduites en lambeaux par les animaux. J'entends des bruits et des frottements tout autour de la maison, mais je suis bien trop faible pour m'en inquiéter. La nuit dernière, je me suis réveillé avec un cafard sur la joue ; j'ai à peine eu la force de le chasser de la main.

« Hé, Quatre ? m'appelle une voix par le trou dans le mur. Tu te réveilles, ou quoi ? C'est l'heure de déjeuner, et ta bouffe va être froide. »

Je me hisse tant bien que mal sur mes pieds. En passant la porte de ce qui était jadis le salon, je sens ma tête tourner et je m'écroule sur la moquette grise crasseuse. Je sais que Neuf est là, mais je n'arrive pas à garder les yeux ouverts assez longtemps pour distinguer sa silhouette. Tout ce dont je rêve, c'est de poser la tête sur les genoux de Sarah. Ou ceux de Six. L'une ou l'autre. J'ai les idées embrumées.

Quelque chose de tiède me touche l'épaule. Je roule sur le dos et j'aperçois Neuf assis au plafond juste au-dessus de ma tête, ses longs cheveux noirs pendant comme un lustre. Il est en train de ronger je ne sais quoi et il a les mains poisseuses.

« Rappelle-moi où on est ? » Un rayon de soleil s'introduit par la fenêtre et m'éblouit. Je ferme les paupières. J'ai encore besoin de sommeil. Ou de n'importe quoi qui puisse m'éclaircir les idées et me permette de retrouver mes forces. Je cherche à tâtons mon pendentif bleu dans le vague espoir d'y puiser de l'énergie, mais il reste froid contre ma poitrine.

« Dans le nord de la Virginie-Occidentale, me glisse Neuf entre deux bouchées. On est tombés en panne d'essence, ça te revient ?

— Pas vraiment, j'avoue dans un murmure. Où est Bernie Kosar ?

— Dehors. Il est *sans arrêt* en patrouille. C'est un chouette animal, que tu as là. Dis-moi un peu, Quatre : comment ça se fait que, de tous les Gardanes, ce soit *toi* qui en aies hérité ? »

Je rampe dans un coin de la pièce pour m'adosser au mur. « BK était déjà avec moi, sur Lorien. À l'époque, il s'appelait Hardley. J'imagine qu'Henri s'est dit que ce serait sympa de l'avoir avec nous pendant le voyage. »

Neuf envoie un os minuscule en travers du plafond. « Moi aussi j'avais des Chimæra, quand j'étais gamin. Je ne me souviens pas de leurs noms, mais je les revois en train de galoper dans la maison et de déchiqueter les meubles. Ils sont morts pendant la guerre, en protégeant ma famille. » Il reste silencieux quelques secondes, la mâchoire serrée. C'est la première fois qu'il laisse tomber le masque de gros dur, et ça fait du bien à voir, même si ça ne dure pas. « Du moins, c'est ce que mon Cêpane m'a raconté. »

Je remarque brusquement que je suis pieds nus. « Comment il s'appelait ? Ton Cêpane ? »

— Sandor. » Il se relève au plafond, et je vois qu'il porte mes chaussures. « Ça fait bizarre de prononcer son nom à haute voix. Je ne me rappelle même pas quand c'était, la dernière fois. Certains jours, je n'arrive pas à me souvenir de son visage. » Il ferme les yeux. « Mais c'est comme ça, on dirait bien, ajoute-t-il d'une voix endurcie. Peu importe. Ils étaient faits pour y passer. »

Sa dernière remarque me percute comme une onde de choc. « Henri n'était pas *fait pour y passer*, et Sandor non plus. Aucun Loric n'avait à être sacrifié. Et d'abord, rends-moi mes chaussures ! »

D'un coup de pied, il les envoie voler au milieu du plancher, puis prend tout son temps pour traverser le plafond, puis le mur du fond. « D'accord, d'accord. Je sais bien qu'il valait mieux que ça, vieux. Mais parfois c'est plus facile d'envisager les choses sous cet angle, tu piges ? La vérité, c'est que Sandor était génial, comme Cêpane. »

Il atteint le sol et se plante devant moi. J'avais oublié qu'il était aussi gigantesque, et intimidant. Il me met sous le nez ce qu'il est en train de manger. « Tu en veux, oui ou non ? Parce que je suis en train de tout liquider. »

À la simple vision de ce qu'il a dans la main, je sens mon estomac se tordre. « Qu'est-ce que c'est ?

— Du lapin au barbecue. Un régal, 100 % naturel. »

Je n'ose pas ouvrir la bouche pour répondre, de peur d'être malade. Sans un mot, je retourne en titubant dans la chambre, sous les éclats de rire de Neuf. La porte est tellement voilée qu'elle est presque impossible à fermer, mais je l'encastre comme je peux dans l'embrasure. Puis je roule mon sweat-shirt en boule pour m'en faire un oreiller et je m'allonge par terre en me demandant comment j'ai atterri là, dans ces conditions. Sans Henri. Sans Sam. C'est mon meilleur ami, et je n'arrive pas à croire qu'on ait pu l'abandonner en route. Sam est un grand soutien, pour moi – il vient de passer ces derniers mois en cavale avec moi, à combattre mon ennemi –, il est attentionné et loyal. Tout ce que Neuf n'est pas. Lui est irresponsable, arrogant, égoïste, et carrément grossier. Je suis hanté par l'image de Sam, prisonnier de la grotte des Mogs, la crosse de son fusil lui secouant l'épaule tandis qu'il fait feu sur une dizaine de soldats qui lui foncent dessus. Je n'ai pas pu le rejoindre. Je n'ai pas pu le sauver. J'aurais dû me battre plus fort, courir plus vite. Ignorer Neuf et retourner chercher Sam. C'est ce que lui aurait fait pour moi. L'immense culpabilité qui m'assaille me paralyse, et je finis par sombrer dans le sommeil.

*

Il fait noir. Je ne suis plus dans une maison dans les montagnes avec Neuf. Je ne ressens plus les effets douloureux du champ de force. J'ai enfin les idées claires, même si je ne sais pas où je me trouve, ni comment je suis arrivé là. Lorsque j'appelle à l'aide, mes lèvres bougent, pourtant je n'entends pas le son de ma voix. Les mains tendues devant moi, j'avance à tâtons. Soudain, le Lumen éclaire mes paumes. Une lueur faible qui croît et forme bientôt deux puissants faisceaux.

« John. » Un murmure rauque.

Je fouette l'obscurité de mes mains, sans que le Lumen révèle autre chose que les ténèbres, tout autour de moi. Je suis en train de pénétrer dans une vision. Je tourne mes paumes vers le sol afin d'éclairer mes pas, et me dirige vers la voix. Elle répète mon nom dans un souffle enroué – on dirait quelqu'un de jeune, et rempli de terreur. Puis j'entends une seconde voix, hargneuse et saccadée, qui aboie des ordres.

Les sons se précisent peu à peu. Je reconnais les intonations de Sam, mon ami perdu, et de Setrákus Ra, mon ennemi juré. Je sais que je me rapproche de la base mogadorienne. Je vois le champ magnétique bleu, véritable instrument de torture. Pour une raison qui m'échappe, je sais que cette fois-ci il n'aura aucun effet sur moi, et je n'hésite pas à le traverser. Alors que je pénètre à l'intérieur de la montagne et m'engage dans le labyrinthe des tunnels, ce ne sont pas mes propres hurlements que j'entends, mais ceux de Sam, les cris qu'on lui arrache sous la torture. J'aperçois les décombres calcinés de notre récente bataille, lorsque j'ai envoyé une boule de lave verte dans les réservoirs de la base au pied de la montagne, créant une colonne de feu destructrice qui s'est engouffrée dans ce dédale.

J'avance dans l'immense salle taillée dans la roche, avec ses corniches en spirale sur les parois. J'emprunte l'arche de pierre sur laquelle Sam et moi nous sommes aventurés il y a si peu de temps, protégés par l'invisibilité. Je dépasse des bifurcations et d'autres tunnels, le tout sous les hurlements effroyables de mon meilleur ami.

Je sais parfaitement où je vais. Le sol en pente me conduit dans la large pièce jalonnée de geôles.

C'est là qu'ils sont. Immense et atroce à regarder, Setrákus Ra se tient au milieu de la salle. Puis je vois Sam, suspendu dans une petite cage sphérique à côté du monstre. Je me trouve dans sa salle de torture privée. Sam a les bras et les jambes en croix, retenus par des fers et des chaînes. Transporté par tout un réseau de tuyaux, du liquide en ébullition s'écoule au goutte-à-goutte sur diverses parties de son corps. En dessous de la cage, une flaque de sang séché macule le sol.

Je m'immobilise à trois mètres d'eux. Sentant ma présence, Setrákus Ra fait volte-face, faisant osciller autour de son cou massif les trois pendentifs des autres Gardanes loric qu'il a tués. La cicatrice qui lui barre la gorge pulse d'une énergie maléfique.

« Nous nous retrouvons enfin », gronde-t-il.

J'essaie de répondre, mais je suis comme muet. Les yeux bleus de Sam se tournent vers moi, je suis cependant incapable de déterminer s'ils me voient ou pas.

Le liquide bouillant se remet à goutter, lui brûlant les poignets, le torse, les genoux et les pieds. Une coulée épaisse se déverse sur ses joues et dégouline le long de son cou. Cette vision insupportable me redonne enfin ma voix.

« Relâche-le ! » je hurle à pleins poumons.

Le regard de Setrákus Ra se durcit. Les pendentifs se mettent à briller, et le mien en fait autant. Contre ma peau,

la Loralite bleue est chaude, et soudain, elle s'enflamme, laissant mon Don prendre le relais. Je commande au feu de ramper sur mes épaules.

« Je le libérerai, annonce la créature, si tu reviens dans cette montagne m'affronter. »

Je jette un regard en direction de Sam et constate qu'il a perdu sa bataille contre la douleur et a sombré dans l'inconscience, le menton contre la poitrine.

Setrákus Ra désigne le corps supplicié de mon ami. « À toi de décider. Si tu ne viens pas, je le tuerai, puis j'exterminerai tous les autres. Si tu viens, je les laisserai tous sains et saufs. »

J'entends une voix hurler mon nom, et vociférer que je dois bouger. Neuf. Je me redresse en sursaut, le souffle coupé, et mes paupières s'ouvrent brusquement. J'ai le corps recouvert d'une fine couche de sueur. Je fixe le trou dans le mur et il me faut plusieurs secondes pour me rappeler où je suis.

« Mec ! Debout ! braille Neuf de l'autre côté de la porte. On a des tonnes de trucs à faire ! »

Je me hisse sur les genoux. Je cherche mon pendentif à tâtons et le serre de toutes mes forces pour essayer de chasser les cris de Sam de mon esprit. La porte de la chambre s'ouvre à la volée. Dans l'embrasure, Neuf s'essuie la bouche du revers de la main. « Sérieux, vieux. Emballe ton bordel. Il faut qu'on se tire d'ici. »

CHAPITRE TROIS

À la sortie de l'aéroport de New Delhi, l'atmosphère étouffante nous saisit à la gorge. Nous suivons le trottoir, Crayton avec le coffre de Marina sous le bras. Sur les grands axes bondés, des voitures nous frôlent dans le vacarme des Klaxon. Nous sommes tous les quatre aux aguets, à l'affût de tout signe suspect, de la moindre indication que nous pourrions être suivis. Nous atteignons un carrefour et nous retrouvons cernés de tous côtés. Des femmes nous bousculent en passant, d'énormes paniers en équilibre sur la tête ; des hommes chargés de seaux d'eau en balancier sur leurs épaules sombres nous crient de dégager le passage. Les odeurs, le bruit, la proximité physique de ce monde en pleine ébullition pourraient bien nous submerger. Il faut veiller à rester vigilants.

De l'autre côté de la rue, nous apercevons un marché bruyant qui semble s'étendre sur des kilomètres. Des enfants s'agglutinent autour de nous pour essayer de nous vendre toutes sortes de bibelots, amulettes en bois sculpté ou bijoux en ivoire, et nous déclinons poliment. Je suis sidérée par l'ordre qui régit ce chaos, et heureuse de voir toute cette vie quotidienne trépidante, si loin de notre guerre.

« Où on va, maintenant ? » demande Marina en haussant la voix pour se faire entendre dans le brouhaha ambiant.

Crayton scrute la foule qui traverse la rue. « À présent qu'on est loin des aéroports et de leurs caméras, j'imagine qu'on peut chercher un... » Un taxi s'immobilise dans un sursaut pile devant nous, faisant voler la poussière sous ses pneus, et le chauffeur se penche pour ouvrir la portière côté passager. « ... taxi, termine Crayton.

— Je vous en prie. Où puis-je vous emmener ? » demande le chauffeur. Il est jeune, a l'air nerveux, comme si c'était sa première journée dans le métier. Ou bien Marina se sent elle aussi à cran, ou bien elle est impatiente de quitter la foule, car d'un bond elle s'engouffre à l'arrière et s'installe au bout de la banquette.

Crayton donne une adresse au chauffeur et s'encastre tant bien que mal à l'avant. Ella et moi nous entassons près de Marina.

Avec un hochement de tête, l'homme démarre en trombe, nous plaquant tous contre le dossier en moleskine craquelée. New Delhi se transforme en un tourbillon de couleurs vives et de sons fugaces. Nous slalomons entre les voitures et les pousse-pousse, les chèvres et les vaches. Le chauffeur prend les virages tellement serrés que je m'étonne qu'on ne se retrouve pas sur deux roues. Tous les trois mètres, nous évitons de justesse des piétons ; c'est alors que je décide de ne pas trop regarder la route. Nous sommes projetées en tous sens comme du linge dans une machine à laver, et ce n'est qu'en nous accrochant les unes aux autres ou à tout ce qui nous tombe sous la main que nous réussissons à ne pas nous étaler sur le plancher sale.

Soudain, le véhicule bondit sur le trottoir et fonce sur l'accotement pour contourner un embouteillage. C'est de la folie pure, mais je dois bien avouer que j'adore ça. Toutes ces années passées à courir, à me cacher et à me

battre m'ont rendue accro à l'adrénaline. Marina plante les ongles dans l'appuie-tête devant elle, refusant de regarder par la vitre, tandis qu'Ella au contraire se penche en travers d'elle pour ne pas en rater une miette.

Sans prévenir, le chauffeur fait bifurquer la voiture dans une route qui court derrière une longue file de hangars. La rue est flanquée de dizaines d'hommes armés de kalachnikov, et le type au volant leur adresse des signes de tête au passage. Crayton me lance un regard par-dessus son épaule. L'inquiétude que je lis sur ses traits me serre l'estomac et je me rends soudain compte qu'à part nous, il n'y a plus un seul véhicule sur cette route.

« Où est-ce que vous nous emmenez ? demande-t-il d'un ton autoritaire. Nous allons au sud, et vous vous dirigez plein nord. » Marina redresse brusquement la tête et Ella et elle se tournent vers moi avec un regard interrogateur.

C'est alors que la voiture s'immobilise en faisant criser les pneus et que le chauffeur ouvre sa portière pour sauter en marche, atterrissant en roulant sur la chaussée. Une douzaine de fourgonnettes et de camions bâchés nous encerclent ; tous sont marqués d'un sigle badiageonné à la peinture rouge que je n'arrive pas à distinguer clairement. Des hommes en civil en bondissent, mitraillettes parées.

Je sens l'adrénaline déferler dans mes veines, comme toujours avant un combat. Je me tourne vers Marina ; elle paraît terrifiée, je sais toutefois qu'elle me suivra. Je veille à garder mon calme. « Prêtes, les amies ? Marina ? Ella ? » Elles acquiescent toutes deux d'un signe de tête.

Crayton lève la main pour nous retenir. « Attendez ! Regarde les camions, Six. Les portières !

— Quoi ? crie Ella. Qu'est-ce qu'elles ont, les portières ? »

Les hommes s'approchent en criant, et l'urgence est claire dans leurs voix. Je suis trop accaparée par le danger imminent pour écouter ce que raconte Crayton. Lorsque des types armés menacent de s'en prendre à moi ou à ceux que j'aime, ma priorité, c'est de le leur faire regretter.

Marina se penche contre la vitre. « Six, regarde ! On dirait des chiffres... »

Au moment où la portière de Marina s'ouvre à la volée, je finis par apercevoir ce qui les fascine tant : les traînées rouges représentent toutes le chiffre huit.

« Dehors ! hurle l'homme planté à côté de la voiture.

— Obéissez, nous glisse Crayton dans un souffle, la voix calme. Pour l'instant, on fait ce qu'ils disent. »

Nous sortons prudemment du taxi, les mains en l'air et éberlués par ces inscriptions couleur de sang qui nous cernent. Nous sommes visiblement trop lents à leur goût, car l'un des hommes se penche pour pousser Ella d'un geste impatient. Elle perd l'équilibre et trébuche. Je ne peux pas m'en empêcher. Je me fiche qu'ils soient peut-être du côté de Numéro Huit : on ne jette pas une enfant de onze ans par terre. Par la force de l'esprit, je soulève le coupable en l'air et le fais atterrir sur le toit d'un hangar. Ses comparses se mettent alors à paniquer et à hurler en agitant leurs armes en tous sens.

Crayton m'attrape le bras. « Essayons de découvrir ce qu'ils font ici, et s'ils savent où se trouve Numéro Huit. En cas de besoin, nous répliquerons comme il se doit. » Furieuse, je dégage mon bras mais hoche la tête. Il a raison – avant toute chose, il faut comprendre ce que ces types nous veulent. Et autant le faire avant qu'ils ne soient plus en état de s'expliquer.

Un grand barbu portant un béret rouge surgit de l'un des camions bâchés et s'avance tranquillement vers

nous. Il arbore un sourire confiant, mais je lis la méfiance dans son regard. Un petit pistolet pointé du holster à son épaule.

« Bonjour à tous les quatre, et bienvenue, nous lance-t-il en anglais, avec un fort accent. Je suis le commandant Grahish Sharma, du groupe rebelle nationaliste Vishnu Huit. Nous venons en amis.

— Dans ce cas, pourquoi toutes ces armes ? lance Crayton.

— Pour vous convaincre de nous accompagner. Nous savons qui vous êtes et jamais nous ne vous attaquerions. Nous serions perdants. Vishnu nous a prévenus que vous étiez tous aussi puissants que lui.

— Comment nous avez-vous trouvés ? rétorque Crayton. Et qui est Vishnu ?

— Vishnu est l'essence de toute vie, qui se manifeste en toute chose, le maître du passé, du présent et de l'avenir, le Dieu suprême, et le Protecteur de l'Univers. Il nous a dit que vous seriez quatre en tout, trois jeunes filles et un homme. Il m'a demandé de vous transmettre un message.

— Et il dit quoi, ce message ? » je demande.

Le commandant Sharma se racle la gorge et arbore un sourire. « Le voici : “Je suis Numéro Huit. Bienvenue en Inde. S'il vous plaît, venez me voir dès que possible.” »

CHAPITRE QUATRE

Le ciel est gris et lourd, et la forêt sombre et glaciale. La plupart des arbres sont dénudés et l'humus est tapissé de feuilles mortes. Neuf marche en tête, scrutant les alentours en quête de gibier. « Tu sais, ce lapin avait meilleur goût que je ne l'imaginais. » Il sort de sa poche un petit morceau de ficelle et attache ses cheveux noirs et hirsutes en queue de cheval. « Je peux t'en refaire, ce soir, si ça t'intéresse.

— Je préfère trouver autre chose. »

Visiblement, il est surpris que je fasse le délicat. « La chair fraîche te fait peur ? Tu as intérêt à manger, si tu veux retrouver tes forces, vu que nos pierres guérisseuses font que dalle, contre ton truc. Je vais te dire, tes haut-le-cœur, là, c'est vraiment la galère. Le temps file, mec. Il faut que tu te rétablisses fissa, histoire qu'on se barre d'ici. »

À l'épuisement que me cause le simple fait de marcher, je mesure combien mon corps est affecté. On n'est qu'à quelques centaines de mètres de notre cabane en ruine et je suis déjà éreinté. Je n'ai qu'une envie, c'est d'y retourner pour me coucher. Cependant, je sais aussi que si je ne me bouge pas, je n'ai aucune chance de retrouver mes facultés.

« Hé, Neuf, je vais te raconter le rêve que j'ai fait tout à l'heure. »

Il renifle d'un air dégoûté. « Un rêve ? Non merci, mec. Enfin, sauf s'il y avait des filles. Dans ce cas-là, tu peux tout me raconter. Dans les détails.

— J'ai vu Setrákus Ra. Je lui ai parlé. » Neuf ralentit, sans s'arrêter de marcher. « Il m'a proposé un marché.

— Ah ouais ? Et quel genre de marché ?

— Si je revenais l'affronter, il a dit qu'il laisserait la vie sauve à tout le monde, y compris Sam. »

Il grogne de nouveau. « C'est un tas de conneries. Les Mogadoriens ne concluent pas de marchés. Du moins, pas avec l'intention de respecter leurs engagements. Et ils sont sans aucune pitié.

— Je me disais : Pourquoi ne pas faire comme si j'acceptais ? De toute manière, je dois retourner à la grotte pour chercher Sam. »

Neuf pivote vers moi, le visage totalement indifférent. « Désolé de ruiner tes espoirs, mec, mais Sam est sans doute déjà mort depuis un bail. Les Mogs se fichent pas mal de nous, et encore plus des humains. Ce que je crois, c'est que tu as fait un cauchemar, et je suis désolé que ça t'ait tellement fichu la trouille que tu te sois senti obligé de me saouler à me le raconter. Mais même si tu t'es bel et bien connecté à Setrákus Ra, son marché, c'est un piège, et tu y laisseras ta peau. C'est couru d'avance. Tu y passeras avant de t'être approché à moins de quinze bornes de cet endroit. Je te le garantis. » Il me tourne le dos et accélère l'allure.

« Sam n'est pas mort ! je riposte, sentant la colère me gagner, et aussi une force que je n'ai plus éprouvée depuis des jours. Et ce rêve était bien réel. Setrákus Ra était en train de le torturer ! Je le voyais se faire brûler vif par un liquide qui lui coulait sur la peau ! Je ne vais pas rester planté là à laisser faire ça. »

Il éclate de rire, sans sarcasme cette fois. Pas franchement rassurant, bien que nettement plus aimable. « Regarde les choses en face, Quatre. Tu es trop faible pour



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne (Barcelone)
par BLACK PRINT CPI
le 17 mars 2013

Dépôt légal mars 2013.
EAN 9782290098202
OTP L21EDDN000255N001

Éditions J'ai lu
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion